

LIONEL RAY

**SOUVENIRS
DE LA MAISON
DU TEMPS**

poèmes

nrf

GALLIMARD

SOUVENIRS DE LA MAISON DU TEMPS

LIONEL RAY

SOUVENIRS
DE LA MAISON
DU TEMPS

poèmes

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente exemplaires sur vélin rivoti des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 30.

EXEMPLAIRE

© *Éditions Gallimard, 2017.*

Sous l'orchestre des astres

POUSSIÈRES D'ÉTOILES

Tout s'est passé là-bas à hauteur d'arbres
Les années fuyaient en tous sens
Le temps nous avait oubliés.

Il aurait suffi d'un seul regard
Et le mot à mot du crépuscule
Aurait tinté à nos oreilles.

Nous aurions eu l'âme pleine d'oiseaux sauvages
Et de falaises
De villages de sentiers.

Il y a tant de choses que nous ne savions pas
Il aurait suffi d'écouter en soi
Le dialogue de l'aube et des voix.

Et cette musique des appels nocturnes
Le parler des feuillages des cuivres et des automnes

Nous n'étions rien que poussières d'étoiles
Rien de plus et tout cela.

PORTRAIT

Dentelle du silence cette architecture
Entre les notes éparses entre les voix
Cette musique muette.

Cet autre que je suis... si c'était moi si j'étais
Ma propre mesure et si le temps était mon espace
Clos improbable inexpliqué.

J'ai senti monter en moi la pensée
Du miroir cette image étrange et fidèle
Et ses façons de vivre jusqu'à en mourir.

Se pourrait-il que je ne sois qu'une ombre
Cette fumée qui s'échappe criblée de pluie
Et de lumière.

Ce désordre qui cherche à me ressembler
De l'une à l'autre face ce tumulte des lignes et des mots
Cette grimace.

Ou ce nom désappris ces pages déchirées
Et peut-être dans les marges de ma vie
Le visiteur oublié d'une imaginaire nuit.

MÉMOIRE

Les mots sont d'obscurs miroirs
Un jardin négligé avec des gravats des ronces des orties.

Ici la lumière du jour balaie
Des objets furtifs le faux-semblant des souvenirs.

Il y a d'imprudentes randonnées
Des fenêtres toujours closes des terrasses
D'où l'on perçoit au loin la mer on y voyage
La nuit tombée.

Je vous salue mes terres de l'au-delà des jours
Je vous salue d'entre les étoiles et des champs dévastés.

Ici l'aube a couleur de hache c'est le drapeau
Du crime un orchestre insensé.

Tout ce désordre des pages des portraits
Des éclairs lointains des souffles dispersés.

Moi entre le possible et l'impossible
Cherchant une improbable clé.

DANS LA BROUSSAILLE DES MOTS...

Dans la broussaille des mots
Nous sommes d'étranges voyeurs
Tout empoissés de brume
De chiffres de griffures et de froid

Nos façons d'aveugles sont de patiente
Et d'inégale mesure
Ici quand le rideau tombe
C'est tout le théâtre intérieur qui se vide
La mémoire est en écharpe et s'use

Qu'avons-nous fait de toutes ces voix
De cendre et de rose obscure
Elles qui touchaient à peine terre
Comme l'eau vive et comme une flamme

Qu'avez-vous fait de vous-même
Ce frisson impalpable des feuilles
Ce plain-chant des humaines chimères
Cette fumée ce désert.

VOYAGEURS

On a battu les cartes avec des ombres
On a allumé quelques bougies
Les flammes flottent
La pluie des mots tombe de travers

Qu'êtes-vous donc venus chercher ici où
Chacun se perd
Prêtant l'oreille au désert des autres
Voyageurs de tant d'années
Et chacun va chacun s'en va avec
Son petit panache de fumée

Qu'êtes-vous donc venus faire ici
Il n'y a plus de chemins plus de ponts
La crue violente a tout emporté
Reste un sourire qui s'efface
Un silence qui n'a pas de nom

Pas plus que moi pas plus que toi
Mon amour mon pauvre amour
Ma jeunesse noyée

NUIT

Tu fouilles la nuit avec une lanterne pâle
La terre se fissure le gravier craque
Un rat trotte entre les tombes

Ici repose ma poussière future
Ici on marche au ralenti
J'y suis j'y suis déjà
Mon autre monde s'appelle « dormir »
Pauvre vie enclose en pur espace
Qui donc habite là Ici repose une voix
Qui se fige offerte aux mouches

Me voici bouche ouverte à la nuit secourable
À la nuit qui ne pense pas idole obscure
Et si proche si tendrement mienne

Nuit qui ne tremble et ne remue
Nuit terrestre et qui s'enfle de vent
Comme les hautes vagues de l'océan
Attendez je vous montre ma nuit
Sans bouche et sans regard
Ma nuit blanche et noire Nuit géante
Et suave immensément

LA MAISON DU TEMPS

Nuit en moi nuit sans visage et sans larmes
Je viens vers toi
Tu es mon regard tu es ma source

Il y a une nuit blanche et noire
En chaque parole dite
Il y a une nuit dans la cendre
La trace et l'écho
Aucune ombre un simple souffle

Elle est la maison du temps
Le visage pur de l'absence
Le silence de mémoire
Un livre de papier blanc

Ma vie mon île déserte
Chaque matin ce balbutiement
Cet effroi et ce recommencement

CE MONDE SANS FIN

J'ai toujours parlé la langue des îles
Dans un lieu hors de tout lieu
Ce n'est pas une question d'exode ou d'exil
Ni une soif ni une ardente nuit
Ce monde sans fin de moi-même ce nom
D'au-delà tous les noms :
Qui me dira qui je suis ?

Cette façon d'habiter en soi dans l'en-deçà
Dans l'en-dessous sans alarme sans souvenirs
Sans même une ombre ce lieu désencombré
Toutes ces années enfin qui me fuient
Le temps couleur de songe couleur d'oubli
Reste seulement comme en plein ciel
Un paraphe silencieux : le temps désassemblé.

DANS L'ARRÊT DU TEMPS

En face des forêts d'hiver te voici
Sous les branches grossies de neige
Écoutant tels échos du lointain
Dissipés parmi sentes et ravins

Il faudrait parler d'autre chose, hurler
Avec les loups dans la bonne lumière
Des après-midi pleins de suavité
Fanfares et braiments parmi les hoquets discords
Tu rêvais l'oreille à vif parmi les blés.

Y aurait-il encore une source sortie
Sous les feuilles de nulle part ? On croirait
Que la vie recommence dans l'entrelacs
Des vallées de brume et les promenades heureuses.

Tu serais vêtu de linge blanc et de soleil
Tu passerais les ponts qui ne mènent jamais ailleurs
Dans la direction de la toute première heure
D'un jour enfant ô saison sainte ! ô veille !

Et si c'était ici dans l'arrêt du Temps aucun bruit
Sauf celui des torches et de l'arche de Noël
Plus aucun mur et c'en serait fini de la confusion des fumées
C'est le silence en plein ciel et comme endormi.

VISAGE PUR

Les lointains sont en nous il suffit d'oublier
Immenses et paisibles les rideaux du temps
Les tambours sauvages les trop vieilles guitares
Il suffit d'ouvrir cette porte en soi pour entrevoir

Nos lieux-dits nos secrets sentiers et toute chose
Soudain est là bien à sa place les pas étaient donc
D'avance ici tracés les tilleuls en juillet nos villages
Les fenêtres à grille qui donnent sur les prés

La haute église les aventures sous les branches basses
Des sapins et vous aviez ce geste qui n'appartient qu'à
Vous contournant les lisières parmi les odeurs d'écorce
Humide tout étonnée de tant de flèches de blanche lumière
Et cette géographie à contre-pente d'un nouveau monde.

Très proche quelqu'un vous aurait appelée ou de très loin
Dans les solitudes d'automne et les patrouilles du crépuscule
Depuis ce lieu où s'effacent les brumes et il n'y a
Plus rien que le visage pur de l'Amour.

PRÉSENCE DE MICHEL BUTOR

J'entrerai dans cette maison écoutez-moi
Une porte s'ouvrira c'est un soir de velours
Il n'y aura plus de temps et plus de mots
Ici le silence même est à genoux.

On regarde en souriant du côté des torches
Les lumières montent comme des colombes
Est-ce bien vous dans cette grande salle parent
Des îles pareil à la statue des Heures ?

Je reconnais la table où vous voici penché parmi
Les objets furtifs Il y avait là une grande conversation
D'odeurs et les couteaux qui grincent dans les pommes froides
Et le savoir paisible des humbles.

Ce sera comme dans cette vie Les nuages auront repris
Leur place où nous les avions comptés vous les voyez
Ils sont là comme autrefois et vous avez la tête
Pleine de sources de chiffres et d'oiseaux.

THÉÂTRE

Tu écrivais comme on se parle au plus secret de soi
C'est l'incroyable école des soirs d'été
Cette leçon de la nuit anonyme
Et l'infini debout qui vous appelle.

Qu'est-ce donc que ce théâtre où l'on n'entre qu'à
La dérobée ? Ces feintes ces frémissements.
Faut-il en croire tous les miroirs ? Qui êtes-vous
Cette machine à rêves ces éclairages noirs ?

Tu écoutes les mots venus d'ailleurs une musique
D'outre-temps paroles perdues et retrouvées
Sous le fouet des vents toute mémoire est nue
Entre panique et sérénité.

Dans l'écroulement des lointains
Tu croyais pourtant percevoir un soleil.